PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois	1 Mois
POUR LES ETATS-UNIS...	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER.....	$15.15	$7.55	$3.75	$1.30

Les abonnements se soldent invariablement d'avance

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

	Un An.	6 Mois.	4 mois.	3 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS.....	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER.....	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 — NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI, 1er AOUT 1907 — 80ème Année

LES MARINS AMERICAINS

Au Ministère de la Marine.

Après avoir été reçu, la veille, par M. Fallières, à l'Elysée, l'amiral Stockton et les officiers de l'escadre américaine, ont assisté le 17 juillet à un déjeuner offert en leur honneur par M. G. Thomson, ministre de la Marine.

Les Convives

Mme Thomson avait à sa droite M. White et à sa gauche le vice amiral Stockton.

L'AMIRAL STOCKTON.

Le ministre de la Marine avait à sa droite Mme Dubost et à sa gauche Mme Etienne.

Les autres invités étaient Mme White, M. Clemenceau, président du Conseil ; M. et Mme Barthou, le général Picquart, M. Etienne, M. et Mme Jusserand, Mme Cremieux, M. et Mme de Selves, Mme Gould, les vice-amiraux Gervais, Fournier, Caillard, le général Dalstein, M. Mollard, les contre-amiraux Barnaud, Richard d'Abnour, Aubert, Chocheprat, le commissaire général Rouchon-Mazerat, le paymaster O'Leary, les capitaines Porter, Berry, le lieutenant de vaisseau Jackson, le midshipman Shute

Les Toasts.

Au dessert, le ministre de la Marine a porté le toast suivant :

Amiral,
Messieurs,

Le Président de la République saluait, hier, en vos personnes, les représentants de la grande nation avec laquelle la France a toujours entretenu des relations d'autant plus amicales qu'elles prennent leur source dans la communauté des sentiments et des souvenirs.

Aujourd'hui, c'est à la vaillante marine américaine que le ministre de la Marine française adresse plus spécialement son salut et c'est pour moi, messieurs, un devoir bien agréable à remplir que celui de vous dire ici l'impression, à la fois cordiale et forte, qu'ont rapportée nos marins de la visite qu'ils vous ont faite, il y a quelques semaines, et où ils ont pu constater, en même temps que la courtoisie charmante et accueillante bonne grâce de leurs frères d'armes américains, la valeur de cette belle marine, dont, ici même, au milieu de nous, et entourés de nos sympathies, vos camarades honoraient naguère l'un des illustres fondateurs, le grand amiral Paul Jones.

Qu'il me soit permis d'espérer que vous emporterez de votre trop court séjour parmi nous, la même aimable impression qu'ils ont bien voulu—ils nous l'ont déclaré—en emporter eux-mêmes.

Vous avez vu, à Bordeaux, comme à Brest et comme à Paris, quelles affectueuses sympathies vont de la France aux Etats-Unis, et de la République française à la République américaine.

En dehors de tant d'autres points de contact, d'un même amour du progrès, d'un égal attachement à la cause de la civilisation et de la paix, vous retrouverez les nobles raisons de ces vives sympathies si demain, quand vous quitterez les côtes de France, votre "Washington" pouvait lire, sous nos trois couleurs, à la poupe de plusieurs de nos navires, des noms glorieux et toujours respectés, rappelant la grande époque commune qui a donné à l'Amérique l'indépendance et à la France la liberté.

Messieurs, je lève mon verre à la marine américaine.

M. White, ambassadeur des Etats-Unis, a répondu en ces termes au toast du ministre de la Marine :

Monsieur le ministre,

Je m'associe de tout cœur aux paroles si éloquentes et si touchantes que vous venez de prononcer au sujet des relations entre nos deux nations, relations qu'ont mises en évidence les visites qui viennent d'être échangées entre les deux flottes.

Si les officiers français, qui ont été en Amérique, en ont rapporté un souvenir agréable, il en est de même, plus que de même, pour les officiers de ceux de nos navires qui sont actuellement à Brest.

De l'accueil bienveillant et chaleureux qui leur a été fait à Bordeaux, à Royan et à Brest, ils emportent un souvenir durable et profond.

Monsieur le ministre, je lève mon verre à la grande marine française.

Ces deux toasts ont été très applaudis. Les officiers américains sont ensuite rentrés à l'hôtel Continental, où ils sont descendus.

Un entretien avec l'amiral Stockton.

J'ai pu m'entretenir quelques instants avec l'amiral Stockton à son retour du ministère de la Marine, écrit un reporter.

De taille moyenne et bien proportionnée, l'amiral, qui est âgé de soixante deux ans et doit prendre sa retraite au mois d'octobre prochain, représente en tous points ce que nous appellons un "sympathique." Le visage est fin, encadré d'une barbe blonde taillée en pointe. Sous une profonde arcade sourcilière, également blonde, des yeux bleus—de ce bleu que possède seul le regard des gens de mer—brillent d'un éclat qu'on pressent devoir être, suivant les circonstances, d'une grande douceur ou d'une implacable dureté.

Le But de la Mission.

—Comme vous le savez, dit l'amiral, l'escadre que j'ai amenée en France n'a été composée que dans le seul but de répondre à l'invitation adressée à mon gouvernement, par le gouvernement français, d'assister aux fêtes qui devaient être données en juin à l'occasion de l'exposition maritime de Bordeaux et d'apporter au Président Fallières le salut de la République des Etats-Unis.

Formée à Washington le 8 juin dernier, l'escadre quittait Newport le 14 du même mois et gagnait directement Royan. Puis, les fêtes projetées ayant été décommandées, en raison des troubles du Midi, je conduisis mes navires à Brest. Bien que je quitte Paris pour votre port militaire demain matin, je compte rester jusqu'au 25 juillet à Brest, d'où je rentrerai directement en Amérique.

—Avez-vous été satisfait de votre voyage ?

—Enchanté ! ("delighted"). Je suis extrêmement heureux, sur la fin de ma carrière, d'avoir été désigné pour prendre part à cette manifestation de sympathie qui va resserrer les liens séculaires d'amitié qui unissent les deux grandes Républiques. Soyez assuré que je saurai trouver les mots qui conviendront pour retracer la cordialité, la chaleur de l'accueil qui a été fait à mes officiers et à moi par toutes les personnes avec lesquelles nous avons été en contact depuis que nous avons foulé le sol de votre beau pays.

Une Question délicate.

Une question me brûlait les lèvres et, bien que délicate, je me risquai à la poser. Elle avait trait aux incidents qui, en ces derniers temps, donnèrent naissance à des bruits alarmants.

Que pensait l'amiral américain des relations entre les Etats-Unis et le Japon ?

Il voulut bien me donner son opinion en ces termes :

— Demeurez persuadé, cher monsieur, qu'il n'y a pas eu d'incident entre les deux pays. Tout ce bruit, toute cette effervescence, c'est l'œuvre d'une certaine presse. Il ne faut pas y attacher la moindre importance. Une amitié ancienne et réelle unit les Etats-Unis et le Japon, et il n'y a pas de raison pour que les deux peuples, pas plus que les deux gouvernements, fassent quoi que ce soit pour la briser.

Et sur ces paroles je pris congé de l'amiral Stockton, non sans lui avoir demandé, ayant subi le supplice de l'interview, de bien vouloir endurer un autre genre de torture : le photographe.

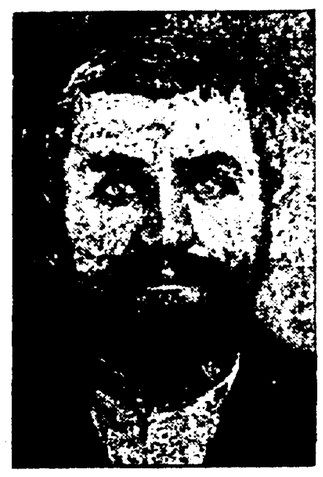
L'INCIDENT DE L'AVENUE MARIGNY.

Maillé cherche sa tête.

Si, malgré tout, un doute persistait encore sur l'état mental de Léon-Marie Maillé, il doit être complètement dissipé aujourd'hui. Le cas de l'auteur de l'incident de l'avenue Marigny ne relève décidément pas de la justice, mais des médecins aliénistes. Et le dossier, déjà volumineux, qui le concerne, aura été composé en pure perte.

Il a suffi à son avocat d'office, Me Léon Prieur, de s'entretenir pendant quelques instants avec lui pour être complètement édifié, car la première déclaration de Maillé à son défenseur fut celle-ci.

—J'ai quarante et un ans et il y a plus de trente ans que je suis persécuté par une main invisible qui me poursuit sans trêve ni merci partout où je me trouve. Cette main invisible s'est emparée de ma tête.



Léon-Marie Maillé.

Et comme Me Léon Prieur, péniblement impressionné, ne répondait pas, Maillé ajouta :

—Oui, il y a trente ans que ma tête a disparu ; celle que je porte, et que vous voyez, n'est pas la mienne....

Le malheureux s'arrêta, haletant ; après une pause, il interrogea :

—N'est-ce pas votre avis ? Où est ma tête, ma vraie tête ?

C'est là une idée fixe, paraît-il, qui hante cet infortuné et qui se formule en une question revenant à chaque minute sur ses lèvres comme un "leit motiv." Il l'a suivie toute sa vie et elle remonterait à l'époque où sa mère aurait été emprisonnée à Florac pour un vol de haricots.

— J'ai accompagné ma mère à la prison, explique Maillé à Me Léon Prieur ; je voudrais savoir si la main invisible qui me persécute encore aujourd'hui n'est pas celle qui a incarcéré ma mère.

Maintenant, pourquoi les coups de pistolet tirés le 14 juillet sur la daumont présidentielle ? Voilà :

—J'ai passé plus de deux ans aux équipages de la flotte ; puis, tout récemment, j'ai travaillé au Havre, où j'ai essayé de me faire embarquer. Je n'y ai pas réussi. Mon échec est facile à expliquer: mon embarquement a été empêché par le gouvernement qui, en la circonstance, s'est fait le complice de la main invisible.

Donc, selon Maillé, la culpabilité du gouvernement est éclatante ; il s'est ligué avec la main invisible pour le faire souffrir ; donc le gouvernement est responsable : il doit lui rendre sa tête !

—Je n'ai jamais eu l'intention d'attenter aux jours du président de la république, termina-t-il épuisé, j'ai voulu simplement attirer son attention sur ma triste situation. Le chef de l'Etat ne peut pas faire autrement maintenant que de me donner satisfaction, car cette affaire est passée dans le domaine de l'histoire : elle date du traité de Francfort !

L'instruction judiciaire de cette affaire .... historique ne peut se poursuivre avant que les médecins aliénistes ne se soient prononcés. Me Léon Prieur a fait à M. Berr, juge d'instruction, une demande dans ce sens, et Maillé va vraisemblablement être remis entre les mains des spécialistes. Mais il est peu probable qu'ils lui rendent sa tête !

LE COQ GAULOIS.

Assurer que le calembour est nécessairement un être frivole, c'est méconnaître le calembour. Ce grand calomnié sait trouver des vengeances dont la portée est grave. Et, quand nous croyons nous rire de lui, c'est lui, parfois, qui se rit de nous.

Sans doute, les drapeaux, dont le bon citoyen pavoise sa fenêtre, aux jours de fête nationale, ne sont plus, en cimier, surmontés du coq gaulois ; ce coq, tout le long de l'année, n'en déploie pas moins et très largement ses ailes, au fronton—Est de la cour carrée du Louvre. Ce coq relève fièrement sa crête, au sommet du portail qui donne accès sur le Cours-la-Reine, dans le parc de l'Elysée. Ce coq, enfin, depuis 1899, se dresse sur ses ergots, au revers des monnaies d'or. A lui, les meilleures places. A lui, la renommée ; car le monde entier parle, en connaisseur, du coq gaulois.

Ce coq pourtant n'a jamais chanté dans la vieille Gaule. Il n'a pas fait entendre son premier cri avant le seizième siècle. Il venait, alors, de naître, par suite de la rencontre inattendue de quelques calembours.

Quand une révolte éclatait dans la Transalpine, les Romains disaient volontiers : *Gallus cantat.* Ce qui signifiait, tout à la fois (le mot gallus ayant deux sens): les Gaulois se fâchent ou bien le coq se fait entendre. Cette plaisanterie n'impliquait pas que les Gaulois eussent pour emblème un coq, comme Napoléon eut pour emblème un aigle ou l'Angleterre un léopard.

Tant que la Gaule appartint aux Gaulois, elle forma une série d'Etats divisés ou ennemis et non pas une nation. L'idée d'un emblème national ne pouvait donc germer à cette époque. Plus tard, dans la Gaule devenue romaine, le coq apparaît à peine çà et là ; les monnaies ou les enseignes ont, par centaines, des chevaux, des lions, des ours, des loups, des cerfs, des sangliers, des taureaux, des béliers, des chèvres ; elles ont des aigles, des alouettes, des corbeaux, des grues et des cigognes. Mais les coqs sont infiniment rares. Sur 10,413 monnaies inventoriées, on n'aperçoit que 14 malheureux coqs. Encore, les trouve-t-on dans la région belge, non dans l'Aquitaine ni dans la Celtique. Il y a mieux. Les coqs se rencontrent hors de Gaule bien plutôt qu'en Gaule ; chez les Grecs, à Ithaque et en Troade ; chez les Romains, en Campanie et en Sicile. Les recherches de M. Th. Ducrocq ont, plus heureusement que toutes les autres, contribué à mettre ce point en pleine lumière.

Durant tout le moyen-âge, il n'est pas encore question du coq gaulois. Mais avec la renaissance des lettres latines, la mode des vieilles plaisanteries latines ressuscite. L'ambassadeur de France au concile de Trente, Danès, tonnait en 1546 contre les mœurs des prélats italiens ; Pierre, évêque d'Orvieto, interrompit : "*Gallus cantat !*" Et Danès de riposter : "Puisse le chant du coq donner à Pierre le repentir !" Trente-neuf ans plus tard, un professeur d'éloquence au Collège de France, J. Passerat, se dérida, le 1er janvier 1585, à chanter le coq en vers latins. Il joua sur les mots et, trouvant chez le coq, consacré à Mars, autant de bravoure que chez les Gaulois, il conclut : "Le coq a donné son nom à la Gaule :

Præclarumque simul tribuit tibi,
Gallia nomen !

Dès lors, la Gaule fut personnifiée par un coq. On eut peut-être surpris Passerat en lui disant : "De ton œuvre si goûtée, ce qui passera le moins, c'est le moins passable des calembours."

Dans tous les pays d'Europe où le latin était parlé, la fortune du coq gaulois fut assurée. Quand on voulut, en 1601, frapper en Italie une médaille pour la naissance de Louis XIII, on grava un coq auprès d'un enfant tenant un sceptre d'une main et de l'autre main une fleur de lys. En 1730, on célébra par un feu d'artifice la naissance d'un autre Dauphin ; et la brochure explicative de cette fête nous dit : "Le portique de droite représente, dans un médaillon, un coq, symbole de la France." De tous les coqs dits gaulois, un des plus curieux est celui que figure une eau-forte, gravée par Louis XVI, pour servir de cartouche à la carte de la forêt de Fontainebleau. Le cabinet des Estampes en possède une épreuve moderne, acquise en juin 1870.

Louis-Philippe crut, de fort bonne foi, à l'origine celtique du coq gaulois, quand, le 10 août 1830, il en surmonta la hampe des drapeaux.

Guizot, qui contresigna l'ordonnance, ne se souvint plus qu'il était historien ; être ministre lui suffisait. Le coq fut replacé, avec plus d'à-propos, le 17 septembre suivant, sur le baudrier et les boutons des bons gendarmes.

Le coq et la police ont toujours été apparentés ; car chacun sait que la police doit passer pour vigilante.

MORT DE M. Hector Malot.

Hector Malot est mort récemment, âgé de soixante-dix-sept ans et après avoir achevé une œuvre dont le succès fut légitime et considérable

Il était né à la Bouille, en 1830 ; et peu s'en fallut qu'il ne devînt notaire. Son père avait occupé cette situation et il le destinait si bien à suivre cet exemple qu'il le mit dans une étude et lui commanda d'étudier le droit. Hector Malot ne s'y refusa point tout de suite. Mais la littérature le tentait ; et l'on peut croire qu'il interrompit des écritures procédurières pour griffonner des projets de romans.

Bientôt, il réussit à faire imprimer de petits bouts d'articles dans les journaux ; il collabora à la Biographie Didot ; et même on raconte qu'il composa "pour un sénateur" des brochures politiques. Bref, il s'arrangea comme il put.

Mais il eut un drame ou deux représentés sur le boulevard, et déjà son avenir se dessina. Le véritable succès commença en 1859, avec une série de trois romans formant triologie, sous la rubrique des "Victimes d'amour ;" et le premier volume s'appelle "les Amants," le second "les Epoux," le troisième "les Enfants."

Dès cette époque, il était en possession de ses qualités principales et il avait trouvé les motifs d'intérêt qui feront le prix de ses compositions romanesques. Il étudiait la famille ; et il l'étudiait en moraliste, mais sans sacrifier à l'étude morale l'agrément d'un récit ingénieux, riche d'incidents, de péripéties, d'intrigues habilement agencées.

Il avait une imagination fertile et son œuvre est fort abondante. Les romans en trois et quatre volumes y sont nombreux : "l'Auberge du Monde", "Séduction", "Mondaine", "Mariage riche", "Les Batailles du mariage", etc.

Son ouvrage le plus connu, sans doute, et celui où se marque le mieux son talent, est "Sans famille", qui parut en 1878 et dont le succès fut immense. "Sans famille" est un roman très bien fait, d'une remarquable simplicité, d'une composition claire, adroite, amusante, et d'une véritable émotion. C'est aussi un roman très honnête et, disons-le, très noble, dont la dispersion ne put qu'être profitable et saine. Ce mérite-là, qu'on néglige souvent, doit être signalé surtout lorsqu'il s'ajoute si bien à tant d'autres qualités qui font de "Sans famille" un livre des plus distingués.

Hector Malot a travaillé pour les enfants. Et sa mort sera regrettée des innombrables lecteurs qu'enchantèrent les "Aventures de Romain Kalbris.

Cet écrivain, qui ne relève d'aucune école, qui ne doit être compté ni parmi les réalistes, ni parmi les psychologues, laissera le souvenir d'un conteur très original.

En 1895, après trente-cinq ans de travail littéraire, il annonça qu'il ne publierait plus rien et qu'il voulait désormais "vivre pour lui-même". Il avait bien gagné ce repos qu'il s'accordait. Il se retira à Fontenay-sous-Bois, où il est mort en sage qui a bien accompli sa tâche, avec talent et loyauté. Son œuvre n'est pas de celles qui, dans l'histoire littéraire, marquent une époque et agissent sur l'avenir. Mais elle a été le plaisir et souvent le salutaire conseil de générations successives que divertirent excellemment ses fictions heureuses. D'autres artistes ont de plus ambitieuses visées; ils ne réalisent pas toujours leur projet. Hector Malot n'a pas prétendu plus loin qu'il ne pouvait atteindre, et ce qu'il avait entrepris, il l'a réussi parfaitement.

SOUFFRIT QUINZE ANS

MONS. OZIAL ROUNDS.

Un Résident de Welland
trouve
Guérison dans Pe-ru-na

Mons. Ozial Rounds, Welland, Ont., marchand de bois retiré et qui habite Welland, depuis un demi-siècle, écrit :

"Pendant les quinze années qui ont précédé 1900 je souffrais d'asthme et de diarrhée chronique. Je devenais de plus en plus faible et maigre et subissais les tortures de l'insomnie.

"Je fus traité par d'éminents médecins, mais le changement, si changement il y eut, était pour le pis. De fait j'étais aussi misérable qu'il est possible à un homme de l'être.

"Toutefois j'essayai par chance le Peruna et remarquai une amélioration. Ainsi encouragé, je continuai et après avoir pris plusieurs bouteilles de votre précieux Peruna, j'étais complètement rétabli et à mon grand étonnement et à celui de mes amis.

"Si à mon âge avancé, 83 ans, j'ai obtenu d'aussi bons résultats du Peruna, après tant d'années de souffrances inutiles, il est impossible de douter combien il est efficace dans le traitement de personnes plus jeunes."

Vingt-cinq personnes blessées dans une collision.

Lynchburg, Vie, 31 juillet—Vingt-cinq personnes ont été blessées, ce matin, dans une collision de trains survenue sur la ligne du Southern près de la gare d'Evington, Vie.

JE CROIS QUE C'EST VICTOR HUGO QUI A DIT QUE CE MONDE lui rappelait un pénitencier ; que chacun faisait pénitence ici pour quelque faute commise dans un autre monde: que les portes de ce pénitencier ne s'ouvriraient devant nous que pour un autre monde. Il a dit : Que les hommes intelligents n'employaient jamais le mot Bonheur ; qu'il n'existait pas de condition heureuse. Nous pouvons, cependant, améliorer la condition de pauvre. Nous pouvons avoir pitié de ceux qui peinent et qui pleurent ; de ceux qui s'acheminent lentement vers la tombe. Nous DEVONS aider les malades : nous DEVONS donner. On est plus heureux de donner que de recevoir. "Le compassion des misères d'autrui doit être infinie ; elle agit comme une pluie bienfaisante sur un sol aride. Bien heureux celui qui donne."

Donnez s'il vous plaît, car ce don doit aider le pauvre ; votre petite obole pourrait sauver la vie d'une personne méritante qui est à la veille de devenir poitrinaire. Participez à cette grande charité, donnez comme nous donnons notre affection aux morts illustres. Prenons avec enthousiasme et de tout cœur une noble résolution et Donnons. Veuillez bien ne pas remettre, mais envoyer votre contribution immédiatement à

W. G. TEBAULT,

Président de la Ligue Anti-Tuberculeuse de la Louisiane,

217 RUE ROYALE.

16 jan—1 an